

VENGEANCE

DE

M.L. LEGO



La soif de vengeance, même à l'état
de simple idée, s'apparente à une
épée de Damoclès
qu'inconsciemment, l'on suspend au-
dessus de notre tête...

M.L. Lego

Introduction

Pour la première fois de sa vie, Yannick ne pouvait rien faire, rien changer. Pour la première fois, il devait se contenter de baisser les bras et encaisser le sale coup qu'il venait de subir. Faut dire que jusque-là, la vie s'était montrée plutôt bonne avec lui. Issu d'une famille plutôt modeste et ayant grandi à Val-D'Or, en Abitibi, il avait connu une enfance passablement heureuse. Ses parents n'étaient pas riches, mais néanmoins, ils avaient su lui offrir confort, amour et sécurité. En fait, l'unique reproche qu'il pouvait leur adresser se résumait à en avoir fait un fils unique. Il aurait tellement aimé partager, avec un frère ou une sœur, tout ce qui jusque-là, avait fait son bonheur. Mais comment reprocher à sa mère d'être devenue infertile au terme de son premier accouchement? Après avoir enduré d'atroces douleurs, la pauvre femme n'avait pu mettre naturellement au monde son enfant qui lui, en avait marre d'attendre. Toute petite, elle avait poussé de toutes ses forces, mais en vain. Le petit Yannick faisait près de quatre kilos et demi... trop gros pour se glisser à travers la bonne voie. Trop gros, surtout, pour une femme d'à peine quarante-trois kilos. Alors avant que le tout ne tourne en tragédie, les médecins ont dû recourir à la césarienne. Yannick put ainsi voir le jour tandis que sa mère dut mettre un temps fou avant de se rétablir. Suite à cet épisode et malgré de nombreuses tentatives, jamais plus elle ne put enfanter.

Bien qu'il dut se contenter de grandir seul, Yannick ne pouvait se plaindre. Oui, son enfance lui avait quelques fois semblé ennuyeuse et solitaire. Mais à bien y penser, le fait de n'avoir eu ni frère ni sœur fut probablement sa plus grande chance. Il n'avait que dix-sept ans lorsque son père, qui pratiquait le métier de mineur, succomba prématurément, à l'âge de quarante-cinq ans, des suites d'un cancer pulmonaire. En guise d'héritage, monsieur Simard légua à sa famille une somme de trente-cinq mille dollars. Après plus de vingt ans de bons et loyaux services à la mine qui aura finalement eu sa peau, c'était tout ce qu'il était parvenu à économiser. Comme il était hors de question que son fils connaisse le même sort que son époux, Jeannine Simard se promit dès lors de lui procurer une carrière différente. Mais il n'existait alors que très peu d'opportunités d'emploi en Abitibi. Pour améliorer son sort, sauf s'il gagnait au loto, un homme n'avait d'autre choix que prendre le chemin de la mine. C'était ça, ou la dèche. Après avoir longuement réfléchi, Jeannine décida d'investir la totalité de l'héritage familial dans l'éducation de son fils. Chose qu'elle n'aurait pu faire avec d'autres enfants à sa charge. Yannick put donc entamer des études collégiales en administration avant de poursuivre des études plus poussées en finance et économie à l'Université de Montréal. Le jour où il quitta Val-D'Or pour la grande ville, il était loin de se douter que lorsqu'il y reviendrait, ce serait pour enterrer sa pauvre mère, morte quatre ans après son père. Puisque personne ne pouvait se prononcer sur la cause de son décès, on la crut morte d'ennui. Avec un mari disparu et un fils parti, Jeannine n'avait plus aucune raison de rester en vie. Au moment de sa mort, elle affichait une extrême maigreur. On la disait aussi très ridée. Beaucoup plus que ne devrait l'être une femme de quarante-huit ans. Yannick ne se remit que très douloureusement de cette perte. Il se retrouvait maintenant seul au monde. Les funérailles terminées, il pleura comme un enfant. Une semaine plus tard, il vendit tout ce qui avait appartenu à ses chers parents. Après quoi, il regagna Montréal et plus jamais ne revint en

Abitibi. Sans père ni mère, il devait tourner la page et vivre sa vie. Et il en vécut toute une... du moins, jusqu'à ce jour maudit qui allait faire naître, en lui, des sentiments et des émotions que jamais, auparavant, il n'avait ressentis. Sa souffrance était telle, qu'elle l'amènerait à poser des actes que seul un être vengeur et totalement diabolique est à même de poser.

Dès son retour à Montréal, il se plongea corps et âme dans ses études. Outre ses cours réguliers, il en suivit d'autres en vente, marketing, motivation... enfin bref, tout ce qui pouvait lui permettre de devenir le plus grand courtier de tous les temps (le KING! comme il le disait si bien), il se l'offrit. Tout ce qu'il faisait, même en dehors de ses nombreuses heures d'études, ne se limitait qu'à une seule chose: en connaître davantage sur le merveilleux monde de la finance. Il ne lisait que sur ça, ne choisissait que des films abordant ce sujet et ne fréquentait que des gens partageant sa passion. Il ne vivait que dans l'espoir de devenir riche, immensément riche. Il voulait gagner de l'argent à ne plus savoir qu'en faire et pour ça, il était prêt à tout. Parmi ses amis, un seul partageait cette ambition à un niveau aussi élevé que le sien. Jim, qu'il s'appelait. Jim Desnoyers. Dès leur première rencontre, sur les bancs de l'université, les deux se comprirent immédiatement. Ensemble, ils faisaient tout, partageaient tout. Études, loisirs, appartement... tout! En Jim, il ne trouva pas seulement qu'un pote et un futur associé mais aussi, un beau-frère. N'étant pas doués pour taper leurs travaux à l'aide d'un clavier, ils confiaient cette tâche à Marilyne, la jeune sœur de Jim, en échange d'un maigre salaire. Pour Marilyne, pianiste en herbe vouée à une grande carrière, c'était là une façon de gagner des sous tout en se rapprochant de Yannick que secrètement, elle trouvait fort mignon. Et gentil aussi. Très gentil. Au fil des ans, son attachement pour lui devint tel, qu'elle en finit par oublier ses ambitions personnelles pour se consacrer uniquement à lui. Dieu sait qu'il en fallut, du temps, avant qu'il lui révèle que ses sentiments étaient partagés. Le jour où il le fit fut pour elle le plus beau de sa jeune vie. Ce jour-là, il s'était rendu chez-elle afin de récupérer un travail qu'elle venait de terminer. Pour une raison quelconque, Jim ne l'accompagnait pas. Fait plutôt rare car normalement, lorsqu'on voyait l'un, l'autre n'était jamais bien loin. Après avoir pris possession de son travail, il décida, comme ça, tout bonnement, de l'inviter au restaurant pour le lunch. Bien sûr, Marilyne n'allait pas rater cette occasion. Voilà bien presque deux ans qu'elle attendait une telle invitation! À l'époque, Yannick n'était pas très riche. Ainsi, leur premier rendez-vous en tête-à-tête se déroula dans un McDonald's. La conversation de son prince charmant était drôle et amusante, pour ne pas dire totalement envoûtante. Sans même s'en rendre compte, la pauvre Marilyne commanda café par-dessus café pour prolonger le plaisir. Ce fut long, mais lorsqu'il finit par lui dire ce qu'elle brûlait d'entendre, c'était le rêve!

-Tu sais Marilyne... avait-il commencé par balbutier, je... j'ai passé un excellent après-midi avec toi et... ben... euh... finalement... j'aimerais bien... enfin... si tu le veux... que... qu'on se revoit... est-ce que tu es d'accord?

-Si j'suis d'accord? devait-elle lui répondre tout excitée. Oh!... Yannick... j'croisais que tu ne te déciderais jamais!

Ce soir-là, sur le pas de sa porte, elle eut même droit à un baiser. Le premier. Le premier des millions d'autres qui allaient suivre et celui qui allait sceller à tout jamais ce qui deviendrait une grande histoire d'amour. Dès lors, elle devint sa douce moitié à temps plein. Et dans l'avenir, tout ce qu'elle ferait et penserait ne serait qu'en fonction de lui. Et ça, jamais elle n'eut à le regretter. Jamais.

Quand Yannick et Jim eurent enfin terminé leurs études universitaires, lesquelles avaient accaparé cinq ans de leurs jeunes vies, ils étaient fin prêts à attaquer le marché du travail. Tellement, qu'ils décidèrent de faire preuve d'audace et d'y entrer par la grande porte. Premiers de leur faculté, les offres d'emplois soumises à leur attention fusaient de partout. N'importe qui aurait sauté sur cette chance et vendu ses services au plus offrant. N'importe qui, oui, mais pas eux. Ces offres, de la plus minable à la plus alléchante, ils les balayèrent toutes du revers de la main. Sans hésiter, sans même prendre le temps d'écouter les judicieux conseils de Carl Desnoyers, père de Jim et Marilyne, qui lui, leur recommandait vivement d'accepter l'une d'elles, ne serait-ce que pour leur permettre de gagner un peu d'expérience avant de se lancer à fond.

-Pas question de travailler pour le compte d'un autre! de s'exclamer en chœur les deux jeunes hommes. Nous sommes prêts et nous allons le prouver! Depuis notre toute première année en FAC que nous rêvons de partir notre propre boîte. Jamais nous n'avons imaginé autre chose que ça et c'est exactement ce que nous allons faire... point à la ligne!

-Mais où donc allez-vous trouver les fonds nécessaires? s'inquiéta Carl. Il vous faut des investisseurs...

-Ben tandis que tu en parles... s'empressa de poursuivre Jim.

-Bon... soupira Carl. J'aurais dû m'en douter de celle-là... combien vous faut-il?

-Euh... à peine cent mille, bredouilla Jim.

-Tu sais bien que je n'ai pas une telle somme, s'insurgea son père.

-Je le sais bien, répondit Jim sûr de lui. Mais de combien disposerais-tu?

-N'oubliez pas, renchérit Yannick, qu'il ne s'agit pas de charité mais d'un investissement! Un investissement qui vous rapportera un max, croyez-moi!

-Je ne sais pas, hésita Carl, vous êtes si jeunes...

-Jeunes... fit Yannick, mais brillants... très brillants!

-Et fauchés, s'entêta l'autre.

-Pour le moment, répliqua Jim.

-Pas complètement, se dépêcha de le contredire Yannick. J'ai quelques économies, moi...

-Vraiment? dit Carl un peu surpris.

-Bien sûr! confirma fièrement Yannick. Si je suis parvenu à payer mes études avec mes divers emplois d'étudiant et l'argent que m'avait légué mon père à sa mort, il se trouve que je n'ai pas encore touché à l'argent que j'ai obtenu après avoir vendu la maison de ma mère. Bon... on ne parle pas d'une grosse somme... à peine vingt-cinq mille... mais cet argent, je l'ai placé... bien placé... ce qui fait qu'aujourd'hui, je dispose de...

-De combien? questionna Jim en affichant des yeux prêts à sortir de leurs orbites.

-Trente-huit... j'ai trente-huit mille dollars à investir dans notre affaire. Et vous, Monsieur Desnoyers?

Après une longue hésitation, celui-ci finit par lancer:

-Dix... j'ai dix mille dollars pour vous.

Et Yannick de lui répondre gravement:

-Ce sera, Monsieur, votre meilleur investissement à vie!

-Pas si vite, jeune homme, s'empressa de lui balancer l'autre dans l'espoir de le ramener sur terre. Un, il vous manque toujours cinquante-deux mille dollars pour atteindre le montant dont vous avez besoin et deux, il vous manque le plus important: une clientèle! Personne ne vous connaît... qui va faire confiance à deux jeunots comme vous?

-Erreur! le corrigea bien vite Yannick. Nous avons déjà une clientèle... une PETITE clientèle, mais quand même... une clientèle.

-Vraiment? s'étouffa presque Jim.

-C'est que je n'ai pas vraiment perdu mon temps, les amis, ces derniers mois! confessa Yannick d'un air tout à fait rayonnant. Pendant que toi, Jim, tu t'épuisais à étudier les tendances du marché boursier, moi je me suis concentré à convaincre de futurs clients... des gens bien nantis qui n'ont d'autre choix que de nous faire confiance puisque ce sont ceux-là même qui la semaine dernière, à la remise des diplômes, nous ont catalogués tous les deux de génies de la finance et ça... devant tout le monde!

-Quoi? s'exclama Jim en bondissant de joie. Ne me dis pas que tu as convaincu tous les profs de la FAC de nous confier leurs économies?

-Les profs de la FAC, reprit Yannick... les profs des autres FAC... les directeurs de l'université et... tous leurs petits amis avocats, notaires, juges -et j'en passe- qu'eux-mêmes sont parvenus à convaincre!

-Wow! s'écria Jim. J'en reviens pas... jamais je ne t'ai vu faire! T'attendais quoi pour me mettre au courant?

-Le bon moment, Jim... j'attendais le bon moment! Ah! Et tu sais quoi? J'ai aussi convaincu notre proprio de nous suivre... il n'est pas complètement pauvre, tu sais... sa mère non plus, d'ailleurs...

-On est prêt à foncer, alors! s'enthousiasma Jim.

-Pas si vite, les boys! lança Carl d'un air quasi-solennel. J'avoue que tout ça est très intéressant, mais... je vous rappelle qu'il vous manque toujours cinquante-deux mille dollars...

-On n'a qu'à les emprunter à la banque... signifia Jim en haussant les épaules.

-Pas sûr que la banque acceptera de traiter avec deux jeunes loups tels que vous, s'efforça de lui faire comprendre Carl. Même si vous êtes prometteurs, vous n'avez pas encore fait vos preuves et... vous n'avez aucune garantie à offrir.

-Ton père à raison, soupira Yannick en se tournant vers Jim. Il nous faudrait plus de liquidités... cinquante-deux mille dollars... il doit bien y avoir un moyen de trouver ça quelque part.

Jusque-là, Maryline s'était contentée de demeurer passive dans la conversation. Et pourtant, c'est elle qui allait brandir la solution.

-J'ai de l'argent! s'écria-t-elle tout bonnement.

-Hein? s'étonna Jim.

-J'ai confiance en vous deux et... c'est pourquoi j'vais vendre mon piano! Un Fazioli... ça doit bien valoir quarante mille dollars, non?

-Pas question! objecta tout de suite sa mère Francine qui elle, s'affairait à cuisiner le repas dans la cuisine, tout à côté de la salle à manger où se tenait le reste du groupe. Il est hors de question que tu te départisses d'une pièce pareille. Non, mais... tu n'y penses pas? Ta pauvre grand-mère s'est saignée à blanc pour te l'offrir!

-Je sais bien Maman, admit Marilyne, mais... je n'en joue plus depuis des lustres, alors...

-Tu devrais d'ailleurs t'y remettre, ma fille, répliqua sèchement Francine. Je n'arrive pas à croire que tu aies pu mettre une aussi brillante carrière de côté pour...

-Pour l'amour, Maman, pour l'amour de Yan! C'est à lui que je veux me consacrer. À lui et à lui seul. Pas à une carrière dont je n'ai jamais vraiment voulue...

-Tu es pourtant une véritable virtuose, continua la mère visiblement déçue. Ta grand-mère et moi avons tellement cru...

-Justement, la coupa brutalement Marilyne, grand-maman et toi... c'est vous qui rêviez de faire une grande pianiste de moi... pas moi! Moi... je ne veux rien d'autre qu'une vie tranquille... avoir un mari et élever une famille... voilà ce que je veux!

Ce à quoi Francine se contenta de répliquer:

-J'espère, ma pauvre enfant, que tu n'auras jamais à regretter ce choix...

-Pas plus que toi, Maman, pas plus que toi. À moins que...

-Non, se dépêcha de lui répondre Francine, non je n'ai jamais eu à regretter d'avoir abandonné mon rêve de devenir pianiste pour suivre ton père... et je te souhaite la même chose. Du fond de mon cœur, j'espère que Yannick t'offrira une vie aussi belle que celle qu'a su m'offrir ton père.

Puis, se tournant vers le principal intéressé, elle brandit sa grande cuillère à soupe vers lui tout en faisant mine de le menacer:

-Je te conjure, Yan Simard, de ne jamais rendre ma fille malheureuse, ou sinon...

Nullement inquiet, Yannick profita de l'occasion pour annoncer à tous qu'il souhaitait épouser Marilyne, et ce, le plus rapidement possible. La jeune fille était si émue, que ni sa mère, ni son père, et encore moins Jim, ne trouvèrent quoi que ce soit à redire. Sourire en coin, Francine alla chercher une bouteille de champagne pour célébrer l'événement.

-Donc c'est décidé! lança Marilyne en levant son verre. Je vends mon piano, j'investis la totalité de l'argent que ça me rapportera dans l'entreprise de Jim et Yan et... je leur offre aussi mes talents de secrétaire à rabais! Faut dire que depuis le temps que je tape vos travaux, les gars, j'en connais un bail sur le monde de la finance!

-Fantastique! s'exclama Yannick. Mais je te jure, mon amour, que tu n'auras pas à travailler très longtemps à rabais... même que tu n'auras pas à travailler très longtemps tout court... attends de voir ce que nous ferons de ton argent! Tu peux commencer à rêver... bientôt, tout sera permis! À nous tous!

-Donc si j'ai bien compris, réfléchit Francine, en tenant compte de la vente du piano, il vous manque maintenant douze mille dollars pour partir votre maison de courtage, pas vrai?

-C'est exact, fit Jim. Mais ne t'en fais pas, Maman, on le trouvera cet agent!

-Je vous l'offre! s'exclama Francine.

-Quoi? s'étouffa presque Carl. Mais d'où tiens-tu cet argent?

-Bien... lui avoua Francine, il m'est arrivé, pendant tes absences, de faire des petites choses ici et là, comme... vendre des produits Avon, des plats Tupperware et de garder des enfants, aussi. Des trucs comme ça, tu vois... j'ai donc pu amasser des économies, moi aussi.

-Ben ça alors... rigola Jim.

-Votre affaire, prévint-elle d'un ton faussement provocateur, a besoin de me rapporter un max, mes garçons... un MAX!!!

Voilà donc comment la maison de courtage « Desnoyers-Simard » put voir le jour! Grâce à la famille Desnoyers, bien sûr, mais surtout... à un piano! Marilyne ne le savait pas encore, mais ce sacrifice, qui n'en était pas vraiment un, allait changer la vie de tous les siens. Une fois le magnifique Fazioli vendu à son juste prix, l'affaire démarra. Par souci d'économie, les bureaux furent d'abord installés dans le sous-sol des Desnoyers. Toujours pour épargner des sous, Jim et Yannick quittèrent leur petit appartement pour partager le même toit que leur chère entreprise. Francine et Marilyne trimèrent très dure pour mettre en place l'aspect administratif du bureau. Elles avaient vu à tout: incorporation, aspects légaux, création du logo de la compagnie, papeterie, rédaction des contrats et documents, système de classement, téléphonie, etc. De leur côté, Jim et Yannick s'étaient mis d'accord pour se diviser la tâche en utilisant les talents de chacun au bon endroit. Ainsi, en fin négociateur et, disons-le, en parfait manipulateur et grande gueule qu'il était, Yannick serait celui qui recruterait les investisseurs tandis que Jimmy, l'expert en placement, celui qui davantage possédait l'instinct de la bonne affaire, serait celui qui déciderait des placements à effectuer. Les deux ne pouvaient être plus heureux: vivre sur les parquets de la bourse, jouer avec l'argent et le faire fructifier constituait l'unique raison de vivre de Jimmy tandis que de se faire aller le clapet et épater la galerie pour convaincre quiconque de n'importe quoi représentait sans contredit le sport favori de Yannick. S'il l'avait voulu, celui-ci aurait d'ailleurs pu faire un excellent politicien. Enfin, comptable de son état, c'est Carl Desnoyers qui veillerait à la bonne santé financière de la boîte.

Trois mois plus tard, malgré quelques clients et quelques bons placements, les deux nouveaux kids de la finance devaient toujours compter sur le bénévolat de Marilyne et Francine pour faire rouler le bureau et sur le frigo des Desnoyers pour se nourrir. Six mois plus tard, ils pouvaient de temps en temps se permettre quelques sorties à leurs propres frais. Un an plus tard, grâce à des rendements plus qu'acceptables, leur réputation commença à se frayer un chemin. Deux ans plus tard, les choses marchèrent tellement bien que Yannick put enfin épouser Marilyne et quitter la demeure des Desnoyers pour s'offrir un appartement bien à lui. Idem pour Jimmy, lequel, sans être marié, vivait une très belle histoire d'amour avec une jeune femme de son âge qu'il avait rencontré dans un petit café adjacent aux locaux de la bourse de Toronto. Québécoise elle aussi, la pauvre venait tout juste de se ligoter un emploi de serveuse dans ledit café, emploi qu'elle perdit aussitôt après avoir renversé une tasse de café sur son premier client, à savoir... Jimmy.

La suite des choses prouva hors de tout doute qu'il fit bien plus que de lui pardonner son impair. Elle s'appelait Christine. Christie pour les intimes. Après avoir renversé la tasse de café sur les beaux souliers de Jimmy, donc, et après s'être fait montrer le chemin de la porte de façon plutôt virulente par son patron, Christie rejoignit le trottoir totalement en larmes. Était-ce parce que la jolie blonde aux yeux bleus lui plaisait ou parce qu'elle lui faisait pitié? Toujours est-il que Jimmy partit à sa rencontre, histoire de lui offrir un peu de son soutien. Ils devinrent d'abord des amis et ensuite, petit à petit, l'amitié céda le pas à l'amour. Christie, qui n'allait nulle part à Toronto, consentit à regagner le Québec et à travailler en tant que réceptionniste pour le compte de « Desnoyers-Simard ». Contrairement à ses deux consœurs de travail, elle n'eut pas à faire de bénévolat car le jour de son entrée en fonction, cela faisait quelques mois, déjà, que Francine et Marilyne touchaient un salaire. Un PETIT salaire, mais tout de même, un salaire.

Au bout de trois ans, la compagnie prit un tel envol que Maryline put quitter le boulot et mettre au monde son premier enfant. Une gentille petite fille prénommée Hélène, laquelle avait hérité des magnifiques yeux verts de sa maman et des beaux cheveux noirs de son père. Élus parrain et marraine, Jim et Christie profitèrent de ce fait pour officialiser leur union et s'épouser. Quant à Francine, elle ne travaillait plus qu'à temps partiel, histoire de s'investir plus à fond dans son nouveau rôle de grand-mère.

À peine un an après la naissance d'Hélène, ses parents lui donnèrent une petite sœur. Jade. Contrairement à Hélène, celle-ci avait les yeux bleus perçants de son père et la crinière rousse de sa mère. Yannick était aux anges... en plus d'avoir une famille bien à lui, son aînée connaîtrait un sort différent du sien puisqu'elle pourrait compter sur une sœur. À peu près à cette même époque, Jimmy et Christie eurent eux aussi un enfant. Trois fois grand-mère, il n'en fallait pas davantage pour convaincre Francine de quitter définitivement son boulot. Même chose pour Christie qui souhaitait se consacrer entièrement à l'éducation de son petit garçon. Bien qu'elles aient été précieuses pour « Desnoyers-Simard », leur départ n'était pas une catastrophe. Même que c'était plutôt une bonne chose. Elles allaient enfin pouvoir profiter de la vie plus que confortable que leur procurait maintenant la compagnie. Celle-ci, effectivement, avait beaucoup grandi et rapportait de plus en plus d'argent à leurs propriétaires. Jim et Yan n'étaient pas encore millionnaires, mais tous savaient que ce n'était qu'une question de temps. Et si Carl continuait à travailler, c'était davantage pour éviter l'ennui que par besoin. Voilà belle lurette que les dix mille dollars qu'il avait investis dans ce qui s'appelait maintenant « La Firme Desnoyers-Simard » avaient fait leur œuvre. Lui non plus n'était pas encore millionnaire, mais il savait que ça ne saurait tarder. D'autant plus qu'il continuait, semaine après semaine, de confier ses moindres économies à l'affaire familiale. Comme il avait eu raison de faire confiance à ses « deux jeunots ». Grâce à eux, l'avenir de tous était assuré. Lui... Francine... Marilyne... tous ceux qui avaient cru en eux touchaient aujourd'hui les dividendes de leur investissement. Avec le temps, « Desnoyers-Simard » était devenu synonyme de confiance et les investisseurs se faisaient chaque jour plus nombreux. À un point tel, que pour parvenir à satisfaire la clientèle, Jim et Yan durent déménager leurs bureaux dans des locaux plus spacieux du centre-ville de Montréal et agrandir leur personnel. À la naissance de Jade, l'entreprise comptait une vingtaine d'employés tandis qu'à celle de Frédérick, le fils de Jim, ce nombre passait déjà à trente-

cinq. Deux ans plus tard, quand Christie donna naissance à son deuxième poupon, un autre garçon (Jimmy Jr), la « Firme Desnoyers-Simard » faisait vivre cent vingt-cinq personnes à Montréal et presque qu'une cinquantaine à Toronto, où l'on dut ouvrir une succursale pour mieux servir la clientèle de l'endroit. Peu après que la petite Hélène eut atteint le cap des six ans, « Desnoyers-Simard » était à son apogée. Ayant maintenant pignon sur rue dans chaque grande ville canadienne, ses investisseurs de la première heure étaient tous devenus millionnaires alors que les deux propriétaires avaient atteint leur but: gagner de l'argent à ne plus savoir qu'en faire!

À trente-trois ans, Yannick possédait déjà tout. De l'argent à profusion, une femme qu'il adorait par-dessus tout et les deux plus magnifiques petites filles au monde. Il avait aussi Jimmy, son ami de toujours, son « plus que frère ». Il était membre du meilleur club de golf en ville, du meilleur club de tennis, fréquentait les meilleurs restaurants, les gens les plus en vue de la société canadienne, voyageait partout à travers le monde et avait acquis le respect de tous et chacun. Et il était beau, de surcroît. Vraiment pas mal. Six pieds et deux, plutôt mince et élégant, malgré un tout petit début d'embonpoint autour de la ceinture. Son teint foncé donnait l'impression qu'il se pavanait au soleil douze mois par année alors qu'en fait, il fuyait le soleil comme la peste. Ayant en mémoire le décès prématuré de son père, il était hors de question qu'il connaisse le même sort. C'est pourquoi il se tenait loin de tout ce qui était susceptible de lui foutre un cancer, y compris du soleil. Enfin, ses cheveux noirs mi-longs et légèrement frisottés n'étaient pas sans ajouter à son charme. Tout comme ses incroyables yeux, d'ailleurs, des yeux qui lui procuraient un regard hypnotisant tellement ils étaient bleus. Probablement pour cette raison que chaque fois qu'il posait son regard sur une personne, celle-ci ne pouvait faire autrement qu'être totalement subjuguée par lui. Ce regard, jumelé à sa verve facile, était le secret de sa réussite, et ça, il ne le savait que trop bien. Voilà pourquoi il n'hésitait jamais à se servir de cet atout lorsque venait le temps de convaincre, voire même manipuler, les investisseurs les plus coriaces.

Mais ce jour-là, il n'avait plus rien à faire des beaux atouts que la vie lui avait offerts. Ce jour-là, sa vie venait de basculer à tout jamais. Était-il donc né pour être seul, pour enterrer tous ceux qu'il aimait? D'abord son père, ensuite sa mère et maintenant... ses trois magnifiques chéries! Un homme peut toujours supporter le départ de ses parents et peut-être même, aussi, celui de son épouse. C'est dans le cours normal des choses. Mais celui de ses enfants? Voilà bien la pire cruauté que la vie puisse servir à un être humain! Couché sur son lit d'hôpital, le pauvre Yannick, même si drôlement assommé par les médicaments qu'on lui avait fait absorber, était suffisamment conscient pour se rendre compte que jamais plus il ne serait le même tout comme il savait d'ores et déjà que jamais il n'arriverait à se remettre du terrible drame qu'il venait de vivre. Tout s'était passé si vite... sa petite famille et lui roulaient vers leur hôtel à la suite d'une magnifique journée passée à Disneyland, en Californie. Il faisait noir, il devait être aux alentours de vingt-deux heures. Cette journée-là était la dernière d'un périple de deux semaines sur la Côte Ouest des États-Unis. Après quoi, ils devaient retourner à Montréal puisqu'à peine quelques jours plus tard, il était prévu que Jade entre en maternelle et Hélène en première année. Ouais... voilà ce qui était au programme jusqu'à ce que Yannick, pourtant bien concentré sur la route, tombe nez à nez avec une limousine roulant en sens inverse. Non seulement se déplaçait-elle à vive allure, mais de plus, elle zigzaguait. Nul besoin d'être

un devin pour se rendre compte que le chauffeur n'était pas dans un état normal. Le premier réflexe de Yannick fut donc d'appuyer sur les freins pour tenter d'éviter l'impact avec cette satanée limousine qui fonçait droit sur eux. Mauvais réflexe. Très mauvais. Car ce faisant, il perdit la maîtrise de son volant alors que sa voiture se mit à tourner sur elle-même à quelques reprises avant de s'arrêter au beau milieu de la route tout en exposant, face à la limousine qui s'amenait alors à vive allure, le côté qu'il ne fallait pas, c'est-à-dire celui où prenaient place ses trois passagères. Marilynne sur le siège avant, et les deux filles, bien collées l'une contre l'autre, sur la banquette arrière. Tout ce que Yannick était en mesure de pouvoir se rappeler, c'est qu'il n'eut même pas le temps de songer à redémarrer. Un énorme « BANG » se fit entendre et ensuite, plus rien. Le néant. Au mieux, peut-être était-il resté conscient assez longtemps pour apercevoir une frêle silhouette rôder autour de sa voiture, mais de ça, il ne pouvait être certain. Dans sa tête, c'était encore trop confus...

I

-Ce soir, dit Johnny en s'adressant à celle qu'il appelait affectueusement Manou, il me faudra non pas un, mais DEUX cachets pour arriver à dormir...

-Vraiment? répliqua Manou plutôt étonnée. Quand Johnny réclame deux cachets pour dormir, c'est que Johnny cache quelque chose... alors raconte-moi.

-Rien Manou, mentit Johnny, il ne s'est rien passé... à part le fait, bien sûr, que j'ai dû patienter deux bonnes heures à l'aéroport pour attendre ce satané chauffeur qui n'est jamais venu... que j'ai dû rentrer en taxi comme le plus commun des mortels et que là, non seulement je suis contrarié, mais je suis épuisé. Tu me les donnes, ces cachets?

-Et c'est tout, insista Manou, vraiment tout?

-Je te le jure, mentit encore Johnny. Croix de bois, croix de fer, si je mens... j'vais en enfer.

Manou se tut donc et lui donna les deux cachets qu'il réclamait. Sûr qu'il lui mentait. Mais pourquoi? Normalement, et ce, depuis qu'il était tout petit, Johnny lui disait toujours tout. Jamais il ne lui cachait quoi que ce soit. Il savait trop bien que lorsqu'il mentait, elle le savait tout de suite. Car lorsqu'il mentait, il louchait. Et ce soir-là, ses grands yeux bleus louchaient plus que jamais. Tandis qu'il s'endormait, elle le fixait du regard tout en s'asseyant au pied de son lit. C'était comme ça chaque soir. Elle ne le quittait pas, tant et aussi longtemps qu'il n'avait pas rejoint les bras de Morphée. Ceci fait, elle pouvait enfin gagner ses quartiers pour se reposer elle-même. Cette fois-ci, par contre, elle demeura au chevet de celui qu'elle aimait comme son propre fils bien après qu'il se soit complètement endormi. Celui-ci lui cachait quelque chose et s'il lui cachait quelque chose, c'est que quelque chose de très grave s'était passé. Il n'était pas simplement contrarié par le fait que ce maudit chauffeur lui avait encore fait faux bond et qu'il avait dû rentrer en taxi. C'était bien plus que ça. Johnny était plus que contrarié... il était terrorisé, pour ne pas dire traumatisé. Que s'était-il passé à Las Vegas, d'où il revenait tout juste? Peut-être avait-il encore perdu de grosses sommes au jeu?

-Non! pensa-t-elle en elle même. Il se fout de l'argent comme de l'an quarante!

Là, c'est elle qui aurait du mal à trouver le sommeil! Combien de scotch aurait-elle encore besoin pour y parvenir? Tant qu'elle ne saurait ce qui s'était passé ce soir-là... Mais qui sait? finit-elle par penser, peut-être serait-il davantage disposé à parler après une bonne nuit de repos. Toujours en le fixant, et même si son amour pour lui n'était que purement maternel, elle ne pouvait faire autrement que de le trouver beau. Depuis qu'il était tout petit, d'ailleurs, qu'elle s'émerveillait devant son visage d'ange. Lorsqu'on l'avait emmené à l'orphelinat de San Diego où elle travaillait à l'époque, il avait un peu plus d'un mois. Sa mère n'en voulait plus. C'était peut-être mieux ainsi... quel enfant aurait pu grandir sainement auprès d'une prostituée qui se droguait à longueur de

journée? La tête du petit ne présentait alors aucun cheveu, mais déjà, Manou savait qu'il serait blond. Quelle autre couleur de cheveux aurait bien pu accompagner de si magnifiques yeux bleus? Le petit Johnny venait à peine d'arriver à l'orphelinat que déjà, il était son préféré.

-Tu n'as peut-être plus de maman, lui avait-elle susurré à l'oreille tout en le conduisant au dortoir, mais tu as Manou! Et Manou fera tout ce qui est en son pouvoir pour te faciliter la vie...

Cette promesse, elle la tint toujours. À un point tel, que le jour où son petit Johnny atteignit l'âge adulte, elle décida de quitter son poste à l'orphelinat pour le suivre. Elle savait qu'avec lui, la vie serait tout sauf banale. Et tout comme elle avait misé juste quant à la couleur de ses cheveux, là encore, elle avait bien vu. Johnny avait à peine commencé à voler de ses propres ailes que la chance lui souriait. Bien déterminé à devenir une rock star, il trouva preneur dès son premier entretien avec une maison de disques bien établie à Los Angeles. Comment aurait-il pu en être autrement? En plus d'être magnifiquement beau, il était bourré de talents! Il chantait et dansait comme pas un! Il écrivait ses propres textes et aussi, sa propre musique. À l'âge de dix-huit ans, il savait déjà d'instinct comment bâtir une chanson qui à tout coup, se retrouverait à n'en point douter au sommet des hit parades. Lorsque son premier album fut lancé, il ne s'écoula que quelques semaines avant que « Johnny Boy » ne se hisse au premier rang des plus grandes stars de ce monde. Les filles, jeunes et moins jeunes, se pâmaient pour lui. L'évidence même... avec de longs cheveux blonds bouclés, des incroyables yeux bleus, un visage aussi pur que celui d'un ange, une naïveté attachante et un indéniable charisme, Johnny ne pouvait faire autrement que de s'attirer leur sympathie. L'image même du petit prince! Petit, parce qu'il était petit, frêle et naïf. Et prince, parce que visiblement, il rêvait d'en être un. De par son habillement, de par l'allure du fabuleux château qu'il s'était fait construire, Johnny Boy, effectivement, méritait ce gentil sobriquet dont ses fans l'avaient affublé. Les midinettes le désiraient comme époux et les femmes plus mûres le souhaitaient comme fils. Quant aux hommes, surtout les plus jeunes, ils étaient nombreux à l'envier en raison de l'effet qu'il provoquait chez la gente féminine. Plusieurs se plaisaient donc à l'imiter en tout, que ce soit dans sa façon de bouger comme dans celle de se vêtir. Depuis ce fulgurant début, Johnny Boy avait enregistré cinq autres albums, entamé autant de tournées à l'échelle mondiale et bien sûr, fait couler beaucoup d'encre. Depuis dix ans qu'il pratiquait ce métier et pourtant, son succès ne se tarissait pas. Bien sûr, l'argent coulait à flot et Johnny menait une vie parfaitement dorée, une vie que plusieurs cataloguaient de démesurée même si amplement méritée, compte tenu de l'enfance terriblement malheureuse qu'il avait connue. Ça, Manou pouvait le certifier. Dans sa tête, il ne faisait aucun doute que son chérubin méritait chaque petite parcelle de bonheur que sa jeune vie d'adulte lui apportait.

S'il y en avait une, oui, qui pouvait témoigner des affreuses méchancetés que Johnny, enfant, avait dû essuyer, c'était bien elle. Rejeté de tous qu'il était. De tous! Sauf d'elle, bien entendu. Elle, elle était la seule à le défendre. À le défendre, à le protéger et à lui offrir tout cet amour qui lui manquait tant. Combien de fois s'était-il réfugié entre ses

bras bien dodus pour trouver soutien et réconfort? Combien de larmes avait-il déversées sur elle pour tenter d'évacuer son trop plein de chagrin suite aux constantes humiliations dont il était victime? Tous se moquaient toujours de lui! Pourquoi? Sûrement parce qu'il était différent. D'abord, il était franchement le plus bel enfant de l'orphelinat, ce qui n'était pas sans provoquer la jalousie de ses petits copains. Ensuite, contrairement aux autres, il ne rêvait pas, lui, de devenir une vedette de baseball ou de basketball. Le sport, vraiment pas pour lui. Heureusement, d'ailleurs, car en ce domaine, il était nul en tout. Et les autres, parfois très durement, de lui rappeler sans cesse ce fait... soit en le traitant de noms peu flatteurs, soit en lui foutant une raclée. C'était réellement pénible pour lui. Chaque fois que ses professeurs l'obligeaient à se joindre aux autres pour participer à un match de ci ou de ça, c'était toujours la même rengaine. Personne ne voulait de lui dans son équipe. Donc une fois le processus de sélection des joueurs complété, il se voyait imposer de force à l'équipe s'étant vu attribuer le dernier choix. Et c'est là que son calvaire commençait... chaque fois qu'il commettait une erreur, et Dieu sait qu'elles étaient nombreuses, il en avait pour plusieurs minutes à devoir encaisser les injures de ses coéquipiers et les railleries de ses adversaires. Et quand par malheur l'équipe devait perdre par sa faute, là c'était carrément l'enfer. À tout coup, on lui foutait une raclée. Très souvent, ils pouvaient être cinq ou six à le frapper alors qu'un seul aurait suffi du fait que le pauvre ne savait même pas se défendre. Le tout durait jusqu'à ce que Manou arrive, punisse les coupables et se retire des lieux en compagnie du mal-aimé qu'elle ne manquait pas de consoler. Mais dès que le jeune regagnait le dortoir, son malheur reprenait de plus bel.

-Sale petite feluette! lui chuchotait-on d'une voix suffisamment basse pour ne pas être entendu par Manou.

Ou encore on lui disait:

-Tiens, v'là le petit chouchou à la grosse Manou qui revient... faut vraiment être bas pour pleurer dans les bras d'une sale négresse!

Et ça n'arrêtait pas! C'était là le lot quotidien de Johnny Mc Lean. Heureusement qu'il y avait les bras de Manou en guise de réconfort, mais surtout, heureusement qu'il y avait la musique. Heureusement qu'il existait des êtres aussi grandioses que Michael Jackson, Mick Jagger ou Jon Bon Jovi pour lui rappeler que même si c'était difficile, la vie valait la peine d'être vécue. Grâce à eux, il sut très jeune ce que plus tard, il allait devenir. Il allait devenir comme eux... exactement comme eux. Viendrait bien le jour, se disait-il, où tous ceux qui le faisaient souffrir le regretteraient amèrement. Aussi, s'était-il mis à apprendre à chanter et à danser sur la musique de ses idoles. D'abord en secret, devant un miroir, lorsqu'il avait la chance d'avoir la salle de bains ou le dortoir pour lui tout seul et ensuite, devant Manou. Bien vite, celle-ci ne manqua pas de déceler un énorme talent chez lui. C'est pourquoi un beau jour, alors que Johnny n'avait pas encore dix ans, elle décida d'investir une bonne partie de son salaire dans sa formation. Elle lui offrit des cours de chant et de danse. Ces cours, il les suivit de façon très assidue pendant plus de huit ans, sans qu'aucun autre des pensionnaires de l'orphelinat ne fût au courant. C'était un secret bien gardé entre Manou et lui. Les autres, bien sûr, se montraient très

désireux de savoir où il allait quand il quittait les lieux pour se rendre à ses cours. Mais chaque fois qu'on tentait de le faire parler, même par la force, les lèvres de Johnny demeuraient scellées. Une fois, ses copains poussèrent si loin leur tentative de le faire parler qu'il crut bien voir sa dernière heure arriver. Il venait tout juste de célébrer son quatorzième anniversaire quand il se fit surprendre dans les douches par le gros Tommy et sa petite bande de bons à rien. Obéissant aux ordres de Tommy, leur chef, deux lourdauds s'emparèrent de Johnny alors qu'il se trouvait complètement nu sous la douche. Dès qu'ils l'eurent sorti de là, ils le forcèrent à s'allonger sur le sol froid et humide tout en l'y maintenant très solidement par les épaules. C'est là que Tommy brandit son couteau de poche avant d'appuyer la lame contre son sexe. Johnny la sentait très bien cette lame, suffisamment pour se rendre compte que ce n'était pas une blague et qu'elle pouvait réellement couper. Il tremblait de tout son être quand l'autre lui dit:

-Alors, sale feluette... tu vas nous dire où tu vas, comme ça, tous les soirs, ou je te la coupe en deux!

-Enfin, rigola un des deux autres, pour ce qu'il y a à couper...

-Ouais... approuva Tommy en rigolant à son tour, c'est vrai que le pauvre petit chouchou à sa Manou n'est pas vraiment choyé par la nature... non, mais... vous avez vu ça, les gars? C'est tout petit!

-Ça va avec le reste de son corps, renchérit un autre. Petit... flasque et... totalement inutile!

Pendant que le gros Tommy riait à s'en fendre l'âme, Johnny sentit la lame pénétrer légèrement la peau de son pénis. Il ne voyait pas de sang, mais ça le chauffait assez pour deviner qu'il venait de subir une éraflure.

-Dernière chance, p'tit con! lança Tommy en serrant très fort le sexe de sa victime. Tu parles... ou tu dis adieu à ta p'tite quéquette de merde!

Johnny commençait à faire ses prières quand par chance, cette bonne vieille Manou passa par là. Entendant des gosses rigoler, elle était curieuse de savoir pourquoi. Elle ouvrit la porte juste à temps pour empêcher Tommy de passer à l'acte. Bien sûr, ce dernier et ses comparses furent durement punis, mais pour Johnny, le mal était fait. La petitesse de son sexe allait très bientôt devenir un nouveau sujet de raillerie à son endroit. Combien de fois, depuis lors, ses co-chambreurs l'avaient déculotté de force juste pour vérifier la véracité des dires de ses assaillants? Chaque fois, c'était l'humiliation totale et entière. On riait de lui aux éclats tout en pointant son sexe du doigt. Ceci allait déterminer à jamais l'orientation sexuelle qu'il choisirait, c'est à dire aucune.

Durant son séjour à l'orphelinat, Johnny embrassait une autre passion, à savoir celle du jeu. Au début, Manou n'y voyait rien de mal, croyant qu'il s'amusait aux cartes à défaut de n'avoir rien d'autre à faire. Très souvent, même, elle acceptait de l'accueillir dans sa chambre pour disputer avec lui une petite partie de Poker ou de Black Jack. Ils ne

pariaient pas très fort... que de petites sommes. Un sou, cinq sous, vingt-cinq sous et plus tard, un ou deux dollars. Au fil des ans, Johnny affichait de nets progrès. À quinze ans, il savait déjà comment compter les cartes et bluffer son adversaire. À chaque partie, Manou n'y voyait que du feu et se faisait prendre à son jeu. Elle perdait tellement, qu'elle finit par devenir sans cesse à court de petite monnaie. Avec le temps, toutefois, elle réalisa qu'elle n'aurait jamais dû encourager Johnny dans cette voie car dès que celui-ci se mit à gagner de l'argent, il ne manqua pas de s'offrir ce qu'elle appelait des virées de luxe à Las Vegas, des virées au cours desquelles il lui arrivait très souvent de perdre de grosses sommes. Au début, il avait l'habitude de l'emmenner avec elle. Mais à force de la voir rouspéter chaque fois qu'il misait ou perdait une somme qu'elle jugeait trop élevée, il finit par se priver de sa compagnie. Las Vegas était d'ailleurs le seul endroit où il ne lui demandait pas de l'accompagner. Dans tous ses autres déplacements, non seulement demandait-il qu'elle soit là, mais il l'exigeait. Avec lui, elle avait fait le tour du monde, mangé dans les meilleurs restaurants et habité les plus beaux palaces. Elle pouvait aussi se vanter d'avoir rencontré, et même discuté, avec les gens les plus influents du monde. Qui l'eut cru! Elle, Manouchka Tarah, fille d'un pauvre brocanteur africain, ne faisait pas que côtoyer la crème de la société... elle en faisait partie. Oui vraiment, la vie auprès de son Johnny était tout sauf banale. Bon d'accord, pour elle qui avait déjà souffert de la faim, les sommes faramineuses que son chérubin perdait au jeu la rendait, du point de vue financier, très insécure, mais c'était là l'unique chose qui l'embêtait. Son unique contrariété. Et quand sur ce point, son inquiétude montait en flèche, elle se répétait que tant et aussi longtemps que Johnny serait au sommet, qu'il serait en mesure de produire de nouveaux albums et présenter de nouveaux spectacles... tant que l'argent coulerait à flot et que le mauvais sort ne se pointait pas le bout du nez, il n'y avait aucune crainte à avoir. Bien sûr, il lui arrivait encore quelque fois de s'énerver contre Johnny et de le mettre en garde contre sa mauvaise habitude. Ça lui arrivait, oui, mais de moins en moins. C'est qu'à chaque fois, le petit sacripant possédait une réponse toute prête:

-Toi, disait-il toujours, tu vides bien toutes les bouteilles de scotch de la maison et même si j'aime pas que tu boives autant, je ne m'acharne pas sur toi! Je me dis que tu as bien droit à ton petit péché, toi aussi...

Chaque fois, il lui clouait le bec. Car il avait raison. Elle buvait. Et depuis presque toujours. Elle avait commencé ça à l'âge de vingt-et-un ans, alors qu'elle débutait son emploi en tant que directrice de l'orphelinat de San Diego. Les enfants lui en faisaient parfois voir de toutes les couleurs et c'est pourquoi, à la fin de la journée, juste avant de se mettre au lit, elle avait pris l'habitude de se taper un bon verre de scotch bien tassé. Uniquement pour se détendre, se relaxer et trouver le sommeil plus rapidement. Puis, son envie de boire grandit au même rythme que les mauvais coups de ses pensionnaires. Ainsi, un seul verre devint très vite insuffisant. Alors ce fut deux. Puis trois, puis quatre... jusqu'à une demi-bouteille par soir. Parfois même davantage. Son alcoolisme eut laissé des traces que personne ne s'en serait aperçu. Le lendemain, au réveil, elle apparaissait toujours fraîche et dispose. Elle cachait si bien son état, que même Johnny ne s'était rendu compte de rien. Aussi, fut-il le premier surpris lorsqu'il découvrit son vice. Cela se passa peu de temps après leur sortie définitive de l'orphelinat. Johnny venait tout juste de décrocher son premier contrat de disque et puisque son producteur lui avait offert

une avance fort généreuse, il prit la décision d'inviter Manou dans un chic restaurant de Beverly Hills pour célébrer l'événement. Incapable de se retenir, celle-ci s'était envoyé six cocktails avant le repas en plus d'ingurgiter la moitié d'une bouteille de vin et quatre ou cinq digestifs. Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, Johnny dut l'aider à atteindre la voiture du fait qu'elle titubait.

-T'aurais pas un petit problème? lui demanda-t-il alors. Depuis quand tu bois? Tu me l'as jamais dit...

-T'inquiète, devait-elle lui répondre. Manou elle boit, mais elle sait s'arrêter. J'ai une très bonne constitution, tu sais... je supporte très bien l'alcool.

À cette époque, cela faisait à peine six mois qu'ils n'habitaient plus à l'orphelinat. Avant de quitter ce lieu maudit qui lui avait pourri l'enfance, Johnny eut l'idée de dire, à Manou, d'une voix complètement désespérée:

-J'ai besoin de toi pour continuer. Sans toi, j'suis complètement seul... j'ai peur... j'y arriverai pas.

Ce furent là les seuls mots qu'il eut à prononcer pour la convaincre de quitter cet endroit qu'elle habitait depuis plus de trente-cinq ans. À cette époque, elle était âgée de quarante-cinq ans, un âge où l'on peut encore aisément changer de vie. Jamais elle n'eut à regretter ce choix. Quand elle franchit pour une dernière fois le seuil de l'orphelinat, elle ne songea pas, ne serait-ce qu'un instant, à poser un dernier regard sur l'immeuble qui l'avait hébergée tout ce temps, tout comme elle ne prit pas la peine de saluer qui que ce soit. Pas même un seul des enfants qu'elle avait vu grandir. Ce n'aurait d'ailleurs été que pure hypocrisie de sa part. Comment faire semblant de regretter des sales mêmes qui toute leur vie durant, n'avaient fait rien d'autre que de se moquer d'elle. Elle n'était pas bête au point d'ignorer tous les mauvais qualificatifs dont ils l'affublaient chaque fois qu'elle ne s'y trouvait pas. « Big Mama! », se plaisaient-ils à l'appeler tout en rigolant. Ou encore: « la sale négresse! ». Oui, elle était noire. Et oui elle était grosse. Très grosse, même. Mais était-ce là tout ce qu'ils voyaient en elle? Vraiment? Après tout ce qu'elle avait fait pour eux? Tous et chacun, elle les avait nourris, torchés, éduqués... et c'était là tout ce qu'elle méritait? Bien sûr, tous n'avaient pas eu droit aux mêmes traitements de faveur que Johnny, mais tout de même... après toutes ces années passées auprès d'eux, elle se serait attendue à davantage de respect de leur part! Alors non, ce fut sans regret et sans aucun remords de conscience qu'elle les abandonna tous pour suivre Johnny. En fait, s'il y avait une chose, une seule chose, qu'elle était à même de pouvoir se reprocher, c'était celle d'avoir tenu Johnny à l'écart de tous les visiteurs désireux d'adopter un enfant. Beau comme il était, pour sûr qu'on le lui aurait pris. Sûr qu'il aurait grandi loin d'elle et qu'elle ne l'aurait jamais revu. Or, elle l'aimait beaucoup trop pour ça. Oui, en agissant de la sorte, elle l'avait peut-être bien privé d'une enfance qui aurait pu être franchement meilleure. Mais seulement « peut-être ». Car une chose demeurerait sûre: si sa vie d'adulte était ce qu'elle était, c'était grâce à elle et uniquement grâce à elle. Elle n'avait pas fait qu'investir la quasi-totalité de son fric en lui. Elle avait fait bien plus que ça. Elle l'avait façonné. Elle avait cru en lui en plus de le convaincre de croire en lui-

même. Ce qu'il était devenu, il le lui devait entièrement car c'est elle qui depuis le début, voyait toujours à tout: sa carrière, sa fortune... tout! De main de maître, elle gérait tout ça. À ce titre, il lui était entièrement redevable.

Faut dire, également, qu'elle était parvenue à en faire un bon garçon. Elle l'avait drôlement bien éduqué, son Johnny. Tellement, que même après avoir atteint le sommet de la gloire, il s'en était remis à sa bonne éducation afin de ne pas céder aux pièges de la célébrité. Il aurait été si facile d'imiter ses pairs et de se vautrer dans la drogue et l'alcool, histoire d'avoir l'air plus branché. Dans le sexe, aussi. Étant demeuré lui-même, Johnny ne s'était laissé gagner par aucun vice, sauf, bien sûr, celui du jeu. Mais ce vice, Manou aimait croire qu'il le transportait avec lui depuis la naissance. C'était bien là son unique défaut car outre ça, il ne buvait pas, n'usait d'aucune drogue et le sexe le dégoûtait au plus haut point. Tellement, qu'il était encore vierge et fier de l'être. Dès qu'une fille, ou même un homme (ce qui n'était pas rare dans son milieu), lui faisait des avances, il se tirait aussi vite que s'il se trouvait au beau milieu d'un nid de vipères. Quand il lui arrivait de surprendre des gens en train de s'embrasser ou de se tripoter en public, il s'empressait toujours d'afficher une mine de dégoût tout en lançant un grand « wouach! » tel un enfant de huit ans. Ce n'était peut-être pas normal, mais Manou s'en fichait. Même qu'elle le préférait comme ça, son Johnny. S'il avait fallu que ce dernier suive l'exemple de ses musiciens en ramenant une fille après l'autre à la maison... sa vie avec lui serait devenue un véritable enfer. Sans compter que s'il avait fini par tomber amoureux, elle aurait certainement perdu sa poigne sur lui. Mais heureusement, outre elle-même, le seul être qui occupait une place de choix dans son cœur s'appelait Charlie, un gentil petit toutou qui le suivait absolument partout (même à Las Vegas) et qu'il avait adopté dès la naissance. Charlie lui avait été donné deux ans plus tôt par l'un de ses musiciens dont la chienne venait tout juste d'accoucher de trois petits chiots... un mâle et deux femelles. Si Johnny, qui avait assisté à l'accouchement, resta de marbre devant l'arrivée des deux petites femelles, il ne put faire autrement que s'éprendre du mâle qui étrangement, affichait les mêmes yeux que lui... deux grands yeux d'un bleu aussi brillant, aussi pur que l'azur.

-Bizarre... avait lancé son musicien en examinant l'animal. Jamais vu ça... un shih-tzu avec les yeux d'un husky... vraiment bizarre. Il doit tenir ça de son père... on l'a trouvé dans la forêt, celui-là... un drôle de chien... il a tout d'un shih-tzu sauf la taille et le caractère... il est trois fois plus gros et se porte à l'attaque comme un loup... une sorte de croisement entre un shih-tzu et un loup... ou un husky... va donc savoir!

-J'peux l'avoir? demanda tout suite Johnny en s'emparant du chiot au pelage tout blanc. S'il te plaît... tu vois bien qu'il est fait pour être à moi... il a même mes yeux.

L'autre s'était montré hésitant du fait qu'il savait qu'il tenait là un chien plutôt rare, mais ne put faire autrement que de céder devant l'insistance de Johnny, sans qui il ne pourrait vivre de son art. Grâce à lui, effectivement, il gagnait très bien sa vie en plus de voyager partout dans le monde et de s'envoyer toutes les filles qu'il voulait. Trois mois plus tard, jour pour jour, Johnny était revenu pour cueillir fièrement celui qui allait devenir son meilleur ami. Depuis lors, le petit Charlie l'accompagnait partout, en tournée comme

dans les soirées de gala, et s'endormait tous les soirs auprès de lui. C'était, et de loin, le chien le plus célèbre du monde. Les fans l'aimaient presque autant que son maître.

Comme Charlie ne dormait pas, ce soir-là, se contentant plutôt de faire comme Manou et de regarder Johnny dormir, celle-ci se tourna vers lui pour le caresser un peu et lui dire:

-Si tu pouvais parler, toi... tu pourrais me dire si mon p'tit Johnny est en train de devenir autre chose qu'un vilain gambler... comme un vilain petit menteur, par exemple... car pour sûr, il me ment.

Puis elle regarda sa montre. Un peu plus de minuit. L'heure d'un dernier scotch. Ou d'un avant dernier, qui sait! D'un pas lourd, elle se leva, caressa une dernière fois Charlie et posa un doux baiser sur le front de Johnny qui remuait drôlement dans son sommeil. Même deux cachets n'avaient pas suffi à l'apaiser. Décidément, quelque chose de grave s'était produit. Quelque chose de très, très grave. Pour le savoir, elle pourrait toujours user d'une bonne vieille tactique qui à l'époque de l'orphelinat, la servait brillamment pour arriver à délier les langues et venir à bout de connaître le fin fond d'une histoire. Il s'agissait de faire parler les gens durant leur sommeil. Ce truc, qu'elle tenait de son père, fonctionnait à tout coup. Toute petite, alors qu'elle vivait encore en Afrique, son paternel avait l'habitude de recourir à cette technique chaque fois qu'il croyait qu'elle lui mentait. Mais elle n'était pas sans ignorer que Johnny détestait ça. Toutes les fois où elle s'était livrée à ce petit jeu avec lui, elle dut en payer le prix. Il l'accusait de violer son intimité en plus de la bouder durant plusieurs jours. Et il voyait à la priver de scotch, aussi. Soit en cachant les bouteilles, soit en remplaçant leur contenu par de l'eau colorée. Pas vraiment drôle, pour une alcoolique, de se rendre compte que le bar est vide alors que tous les marchands de boissons sont fermés... Alors non. Elle ne le ferait pas parler durant son sommeil. Elle attendrait plutôt au lendemain.

Elle marcha jusqu'au bar du salon pour s'emparer d'un verre propre avant de se rendre à sa chambre où l'attendait une bouteille de scotch entamée quelques heures plus tôt en compagnie de Gregory, ce putain de chauffeur qui sans aucun doute, se trouvait à l'origine du nouveau malheur de Johnny. Peu importe ce qui s'était passé, cette fois-là serait la dernière. Plus question de le pardonner en échange de quelques petites faveurs sexuelles. Pour ce qu'il valait, d'ailleurs... aussi mauvais amant que chauffeur! Mais voilà bien le seul qui sur ce plan, osait la servir. Pas facile d'avoir un amant avec un physique aussi ingrat que le sien. Grosse, pour ne pas dire gigantesque, plus très jeune avec ses cinquante-cinq ans bien sonnés, bourrée de cellulite... Dans ce contexte, elle ne pouvait faire la fine gueule. Faut dire que Gregory était lui-même loin d'être à l'image du prince charmant. Aimant la bouteille tout autant qu'elle, il était maigre, ridé et plissé de partout. Il avait le teint blafard, aussi. Ça lui donnait l'air d'un type sorti tout droit d'un film d'épouvante. Mais bon. Au moins, lui, acceptait de la baiser une semaine par mois, c'est-à-dire chaque fois que Johnny la quittait pour Las Vegas. Car bien sûr, le petit n'était au courant de rien. S'il fallait qu'il sache... c'en serait sans doute fini d'elle. « Ouste! » qu'il lui dirait et « hors de ma vie pour toujours! ».

Tandis qu'elle remplissait son verre d'une once ou deux de son nectar favori, elle tentait de se remémorer les instants qui avaient précédé et suivi l'appel de Johnny. Avant que le téléphone ne sonne, Gregory et elle étaient au lit. Ils avaient fait l'amour après s'être envoyé quelque chose comme deux ou trois verres. Dans leur cas, c'était bien peu. Ensuite, Johnny appela Manou pour lui signifier qu'il rentrait de Vegas et qu'il serait à l'aéroport de Los Angeles à vingt-et-une heures pile.

-Surtout, l'avait-il prévenue, dis à Gregory de se pointer pile à l'heure... j'suis pas d'humeur à me taper un autre de ses retards. Vraiment pas d'humeur...

-Oh... ne put s'empêcher de répliquer Manou, vu ton humeur, je devine que t'as encore perdu de grosses sommes, toi...

-Arrête Manou! J viens de te dire que j'suis pas d'humeur! J peux compter sur toi pour prévenir Gregory? Dis-lui que cette fois, y'aura pas de pardon... s'il est en retard, j'le vire!

-Compte sur moi, mon beau! Il sera là.

À ce moment, il était un peu moins de vingt heures. À peine cinq minutes plus tard, Gregory quittait la maison. S'il ne s'était jamais rendu à l'aéroport, où diable pouvait-il bien être allé? Après avoir très peu réfléchi, car Gregory, elle le connaissait plutôt bien, elle s'empara du téléphone et composa le numéro de téléphone du bar « Chez Brady ». Pour Greg, ce bar était loin d'être juste un bar... c'était son bureau, son deuxième chez-lui. Chaque fois que Manou le cherchait, elle pouvait être à peu près certaine de le trouver là-bas. Si par malheur ses soupçons devaient encore se confirmer, elle n'attendrait pas après Johnny pour le virer. C'est elle-même qui le ferait. Tant pis pour la baise!

-Chez Brady bonsoir! entendit-elle au bout du fil.

-Brad! lança-t-elle d'une voix anxieuse. Tu peux me dire si Greg est là?

-Euh... non. Il est passé, oui, mais il est parti quinze minutes plus tard. Pourquoi?

-Il était quelle heure?

-Ben... j'dirais qu'il est arrivé vers vingt heures quinze et... qu'il est reparti vers vingt heures trente. Il devait prendre Johnny à l'aéroport qu'il m'a dit. Oh non... ne me dis pas qu'il ne s'y est jamais présenté?

-En plein dans l'mille! Est-ce qu'il avait bu?

-Trois verres, à peu près... il les a bus dans l'temps de le dire!

-Ouais... plus les deux ou trois qu'il s'est envoyés ici...

-Mais attends... je sais qu'il est reparti avec Alan.

-Avec Alan? Ah non... ne me dis pas qu'ils se sont tapé une nouvelle virée, ces deux-là?

-J'crois pas, non... Alan était déjà passablement éméché quand ils sont partis et... Greg lui a simplement proposé de le déposer chez-lui avant de se rendre à l'aéroport... c'était sur son chemin qu'il a dit.

-Et voilà... ensuite, il est entré chez Alan pour un p'tit verre... puis un deuxième... et au diable Johnny! Cette fois, c'en est trop!

-Euh... j'crois pas, non...

-Comment ça? Tu sais autre chose?

-Ben... c'est qu'Alan est revenu! Attends... j'te l'passe...

Puis, après environ trente secondes d'attente:

-Ouais? fit le Alan en question d'une voix enivrée.

-Salut Alan, c'est Manou... tu sais où est Greg?

-À l'aéroport...

-Ben non, figure-toi! Il n'y est jamais allé...

-C'est pourtant là qu'il est parti après m'avoir laissé chez-moi... c'est ce qu'il m'a dit en tout cas.

-Combien de temps t'es resté dans la limo?

-Quinze minutes, tout au plus... j'ai pris un verre à l'arrière... y'avait un bar, tu vois... j'ai pas pu résister... j'espère que Johnny ne sera pas furieux...

-Laisse-faire ça! J'me fous de ce que t'as bu... ce que je veux, c'est retrouver Greg.

-Il s'est encore foutu d'dans, pas vrai?

-Ça te regarde pas... si tu l'vois, dis-lui de se ramener tout de suite, tu m'entends?

-À tes ordres, maîtresse!

Puis Manou, inquiète, raccrocha.

-Merde! jura-t-elle. Où est-ce que ce con peut bien être?

Elle but son verre d'un trait avant de s'en resservir un nouveau. Finalement, peut-être que Johnny ne lui cachait vraiment rien, qu'il était uniquement contrarié parce qu'une fois de plus, son chauffeur l'avait déçu. Pourtant...

Elle n'eut plus à se torturer l'esprit pour encore très longtemps. Peu avant une heure du matin, on sonna à la porte. Croyant qu'il s'agissait de Greg, elle se précipita à l'entrée aussi vite que sa grosse carcasse le lui permettait. Il ne s'agissait pas de celui qu'elle attendait, mais de deux agents de police. Une femme et un homme affichant un air plutôt grave.

-Mon Dieu! fit Manou en posant une main sur sa poitrine. Qu'est-ce qu'il y a? C'est pas bon, hein? Vous me ramenez une mauvaise nouvelle, pas vrai?

-Euh... pouvons-nous entrer, Madame? demanda la policière sans attendre de réponse avant de s'exécuter.

-Qu'est-ce qu'il y a? exigea de savoir Manou qui semblait à deux doigts de s'effondrer.

-Vous connaissez un certain Gregory A Simons?

-Bien sûr... même qu'on le cherche partout... où est-il? Que lui est-il arrivé?

-Nous avons vu, sur ses papiers, qu'il habite ici, enchaîna le policier, est-ce exact?

-Oui... confirma Manou. Il est l'un de nos employés... notre chauffeur.

-Et nous sommes bien à la résidence de Johnny Mc Lean, pas vrai? de poursuivre la policière en admirant le décor de l'endroit.

-Oui...

-Est-ce que monsieur Mc Lean est là? s'inquiéta le policier en fixant sa consœur du regard.

-Oui... paniqua Manou. Il dort en haut... a-t-il fait quelque chose? Quoi que ce soit... mon p'tit Johnny n'est coupable de rien... il n'est capable d'aucun mal... c'est un p'tit ange... il... il...

-Non Madame, soupira la policière. Même que nous sommes plutôt rassurés de le savoir ici. Ça veut dire qu'il est en vie...

-Mais quoi? la coupa nerveusement Manou. Vous allez enfin me dire ce qui s'passé?

-Pouvons-nous parler à monsieur Mc Lean, Madame?

-Il dort, j'vous dis! s'énerva Manou. Et comme je lui ai refile des somnifères assez puissants, inutile de tenter de le réveiller. J'suis sa mère adoptive... alors dites-moi à MOI ce qui s'passe?

-Est-ce que Johnny Mc Lean était à bord de la limousine de monsieur Simons, ce soir?

-Ben non! s'impacenta Manou. Il aurait dû s'y trouver, mais il ne s'y trouvait pas. Gregory devait aller le chercher à l'aéroport, ce soir, sauf que...

-Que quoi, Madame? s'enquit le policier.

-Il ne s'y est jamais rendu! Et là, ben... nous l'cherchons!

-Si monsieur Simons ne s'est jamais rendu à l'aéroport, par quel moyen monsieur Mc Lean est-il revenu ici?

-En taxi, figurez-vous! fulmina Manou. Vous pouvez imaginer ça? Johnny Boy, prince du rock, qui rentre chez-lui en... TAXI! Il était dans tous ses états, ce soir... Ça, j'peux vous l'dire!

-Peut-il prouver qu'il est rentré en taxi?

-Bien sûr... je l'ai vu, moi, le satané taxi qui l'a ramené! Vous allez maintenant me dire ce qui s'passe, oui ou non?

Et les policiers finirent par lui expliquer la raison de leur présence. Aux alentours de vingt-deux heures quinze, ce soir-là, deux voitures, dont une limousine, avaient été impliquées dans un accident, à mi-chemin entre l'aéroport de Los Angeles et la résidence de Johnny. Le chauffeur de la limousine, qui empestait l'alcool, roulait non seulement en sens inverse, mais visiblement, à vive allure. Ce faisant, il devait percuter de plein fouet une voiture familiale à bord de laquelle se trouvaient un homme, une femme et leurs deux jeunes filles. Bilan de l'accident: le chauffeur de la limousine était décédé, ainsi que les trois passagères de la voiture familiale. Seul le conducteur de cette dernière vivait toujours.

-Il est encore trop tôt pour le confirmer, d'enchaîner l'agente de police, mais selon les dires du survivant, une deuxième personne se trouvait à bord de la limousine...

La pauvre Manou, qui suait à grosses gouttes, se laissa tomber sur un fauteuil tout en s'essuyant le front.

-Pourquoi dites-vous qu'il est trop tôt pour confirmer ce qu'a dit le survivant? chercha-t-elle à savoir.

Et l'homme de lui répondre:

-C'est que même s'il n'affiche aucune blessure sérieuse... que des côtes cassées... il est drôlement sonné, voyez-vous... le pauvre vient tout juste de perdre sa femme et ses deux enfants. On a donc dû le mettre sous sédatif pour l'aider à se remettre de ses émotions. Peut-être est-ce l'effet de ces médicaments, mais toujours est-il qu'il dit avoir vu une personne sortir de l'arrière de la limousine... ce qui est plausible car seul l'avant du véhicule a été amoché...

-Et alors?... articula Manou qui du coup se mit à imaginer le pire.

-Bien... poursuivit l'autre, toujours selon le rescapé, la personne qui est sortie de la limousine s'est approchée de son véhicule pour en examiner brièvement l'intérieur. Après quoi, elle s'est éclipsée.

Pour Manou, c'en était trop. Elle s'efforça toutefois de rester calme lorsqu'elle demanda:

-Avez-vous une description de cette personne?

-Non... enfin... il faisait noir et... comme nous vous le disions... notre homme n'est sûr de rien... il a dit que c'était comme une ombre... une ombre toute noire. Et nous avons cru que... que c'aurait pu être monsieur Mc Lean. C'est que si vraiment une personne s'était trouvée sur les lieux et avait agi comme notre homme prétend qu'elle a agi, cette même personne pourrait être accusée de négligence criminelle, voyez-vous, ou de non assistance à personne en danger...

-Ça ne peut pas être Johnny, objecta tout de suite Manou, puisque je vous dis qu'il est rentré en taxi... Taxis L.A... c'est ce que j'ai vu sur l'enseigne.

-Bon d'accord, répliqua doucement la femme. Merci pour l'info. Nous la vérifierons et... l'affaire sera réglée.

-Un autre fait nous chicotte, Madame... fit le policier en se grattant la tête. Sur la banquette arrière de la limousine, nous avons trouvé un verre d'alcool contenant des empreintes assez fraîches, ce qui pourrait confirmer la présence d'un deuxième passager.... donc si ce n'était pas Johnny Mc Lean, de qui d'autre pourrait-il s'agir?

-Je ne sais pas, mentit Manou, mais si vous me remettez votre carte, je me ferai un plaisir de découvrir ça pour vous. Et si ça peut faire taire les soupçons au sujet de mon p'tit Johnny... j vous signale qu'il ne boit pas. Ça ne peut donc être lui...

Après le départ des policiers, elle était furieuse. Ses craintes s'avéraient fondés. Ce petit sacripant de Johnny lui avait menti. Et non seulement lui avait-il menti, mais de plus, à défaut d'agir, il risquait de sérieux ennuis. Elle se devait d'intervenir et vite. Pour ce faire, un seul et unique moyen: la technique du sommeil! Dès qu'elle saurait la vérité, elle serait à même de pouvoir faire quelque chose. Pendant qu'elle franchissait une à une les marches du grand escalier menant à la chambre de Johnny, elle était loin de se douter

qu'à ce moment précis, les destins de Johnny Mc Lean et Yannick Simard allaient s'entremêler à tout jamais.

